

Nos grands entretiens à lire à tête reposée

Jean Ziegler : « Le capitalisme tue, il faut qu'il disparaisse »

Le 28 août 2018

Camarades esclaves, exigeons des boulets moins lourds, demandons des chaînes plus longues, réclamons une réduction des coups de fouet ! Ou bien camarades, levons-nous, prenons les armes et pendons les tyrans. Vous souriez ? Oui, mais la question est toujours : réforme ou révolution ? Pour notre ami Jean Ziegler, c'est clair : le capitalisme n'est ni amendable, ni réformable. Voici la retranscription de l'entretien enregistré en mai dernier à l'occasion de la parution de son livre, [Le Capitalisme expliqué à ma petite-fille \(en espérant qu'elle en verra la fin\)](#) (Le Seuil, 2018), et de la sortie du film de Nicolas Wadimoff, *Jean Ziegler, l'optimisme de la volonté*.

Daniel Mermet – « *Nos ennemis peuvent couper toutes les fleurs, mais jamais ils ne seront les maîtres du printemps.* » C'est la dernière phrase de ton dernier livre, et c'est une phrase d'un certain Pablo Neruda. Elle est très belle, très optimiste, alors que ton bouquin ne l'est pas trop. Tu ne nous dis pas grand-chose sur la façon d'en finir avec le capitalisme. Tu espères cependant que ta petite-fille, qui s'appelle Zohra, en verra la fin. Il faut que je te dise que tu n'as rien compris, parce qu'on n'en parle plus, du capitalisme ! En ce moment, on a un mouvement assez fort en France, avec les cheminots, avec le secteur public. Mais on a un peu l'impression que tout le monde a fini par baisser les bras en se disant : il faut faire avec, il faut l'aménager. Et toi, pas du tout. Tu attaques bille en tête : il faut en finir avec ce capitalisme, et voilà pourquoi.

Jean Ziegler – Le livre s'appelle, comme tu viens de le dire, *Le Capitalisme expliqué à ma petite fille*, avec le sous-titre « *(en espérant qu'elle en verra la fin)* ». Je voudrais ajouter que, moi aussi, j'aimerais voir la fin du capitalisme avant de mourir, et je suis presque certain que je la verrai.

D'abord, les mouvements sociaux en France sont magnifiques, la grève des cheminots dont nous parlons aujourd'hui est une grève de solidarité. Ils veulent garder le statut – non pas pour eux, mais pour ceux qui viennent après. C'est une solidarité transgénérationnelle. Ce sont vraiment les héritiers de 1789. Ces cheminots en grève sont des gens magnifiques, j'espère très profondément qu'ils vont gagner.

Mais ces mouvements ne sont pas compréhensibles si l'on ne prend pas dans sa totalité le système capitaliste qui opprime le monde. Nous vivons sous un ordre absurde, meurtrier, cannibale du monde, qui s'appelle le système capitaliste. Je voudrais le définir schématiquement en quelques mots : les 500 plus grandes sociétés transcontinentales privées (je prends des données incontestables de la Banque mondiale), tous secteurs confondus, de la banque à l'industrie, aux services, etc. ont contrôlé l'année dernière 52,8 % du produit mondial brut, c'est-à-dire de toutes les richesses produites en une année sur cette planète. L'oligarchie transcontinentale qui contrôle le capital financier, qui contrôle ces sociétés transcontinentales, échappe à tout examen étatique, syndical, parlementaire, etc. Ces sociétés ont un pouvoir que jamais un roi, un empereur ou un pape n'a eu sur cette planète. Elles sont

plus puissantes que les États les plus puissants du monde, et elles imposent une dictature au monde. Ces sociétés transcontinentales, c'est vrai, et je le dis clairement dans mon livre, savent faire beaucoup de choses, elles contrôlent le processus du développement scientifique, technologique du monde.

Ce mode de production capitaliste est d'une créativité, d'une inventivité incroyables – dans la chimie bâloise, par exemple, une nouvelle molécule, un nouveau médicament naît tous les trois mois, à Wall Street un nouvel instrument financier naît tous les deux mois. C'est une créativité qui a produit d'immenses richesses sur cette planète, mais ces richesses ont été accaparées, comme le montre la Banque mondiale, par de très minces oligarchies, par une incroyable monopolisation de richesses idéologique, financière, économique, politique, jusqu'à militaire du monde. Ces sociétés transcontinentales privées, ces « cosmocrates », que Chomsky appelle les « gigantesques personnes immortelles », ont un seul projet, une seule stratégie, c'est la maximalisation du profit dans le temps le plus court et pratiquement à n'importe quel prix humain.

Je prends l'exemple de la faim. Toutes les 5 secondes, un enfant de moins de 10 ans meurt de la faim ou de ses suites immédiates. Le *World Food Report*, le rapport de la *Food and Agriculture Organization of the United Nations* (l'organisation des Nations unies spécialisée dans l'alimentation et l'agriculture) donne les chiffres des victimes, qui ne sont contestés par personne. Toutes les 5 secondes, un enfant meurt de faim sur cette planète, alors que l'agriculture mondiale pourrait nourrir sans problème 12 milliards d'êtres humains, soit pratiquement le double de la population mondiale actuelle. Autrement dit, pour le massacre quotidien de la faim, il n'y a aujourd'hui, au début de ce millénaire (c'était différent dans les siècles passés), plus aucune fatalité. Un enfant qui meurt de faim dans ce moment où nous discutons est assassiné.

Ce terme, « il faut détruire le capitalisme », choque parfois. On dit : non, ce système, il faut l'améliorer, il faut le réformer, combattre ses excès. Non, mon livre est une arme pour sa destruction. Ce système doit être détruit parce qu'il détruit la planète et il détruit une large part de l'humanité. Ce système, avant qu'il nous détruise complètement, doit être détruit par nous. Pourquoi le mot « détruire » ? Je prends l'exemple historique du système esclavagiste qui, pendant 350 ans, a déporté 41 millions de personnes pour les réduire en esclavage, à travers l'Atlantique Sud et Nord. L'esclavagisme comme système ne pouvait pas être réformé ou amélioré, il fallait le détruire parce qu'il était destructeur d'hommes en lui-même. Le colonialisme, on ne pouvait pas l'améliorer. Le 1^{er} novembre 1954, l'avant-garde du peuple algérien s'est levée et a dit : ce système spoliateur, meurtrier du colonialisme français en Algérie, doit finir. Sept ans et deux millions de victimes plus tard, c'est l'indépendance de l'Algérie. Les révolutionnaires du 14 juillet 1789 devaient abolir la féodalité, la monarchie de droit divin, instaurer la souveraineté populaire, la République. Ils ne pouvaient pas dire : on va discuter avec le roi pour améliorer un peu le système féodal. Non, ils ont tué le roi, c'était une nécessité historique.

Même chose pour le capitalisme : on ne peut pas l'amender, le réformer. Le capitalisme tue, détruit la nature. Je prends un exemple. L'année dernière en octobre, l'Organisation mondiale de la santé des Nations unies à Genève – Dieu sait que ce ne sont pas des révolutionnaires – a publié un rapport qui dit que 62 % de tous les cancers dans les pays industrialisés sont causés soit par l'environnement, soit par l'alimentation. Donc par le capitalisme, par l'alimentation industrielle ou la pollution, la dégradation climatologique, etc. Ce capitalisme tue, il faut qu'il disparaisse.

Évidemment, le problème est celui de l'incarnation. Nous portons en nous – et mon livre essaye de le dire – l'utopie, le désir du « *tout autre* », pour reprendre le terme de Marx. En nous, nous savons ce que nous ne voulons pas, et ce dont nous rêvons – d'un monde solidaire, de la distribution équitable des biens. Parce que pour la première fois dans l'histoire du monde, au début de ce siècle, il serait possible d'assurer le bonheur matériel – je ne parle pas du malheur immatériel, le chagrin d'amour, la solitude, la mort –, c'est-à-dire de donner à manger, une vie, une habitation, un accès à la médecine, à la culture à tous les 7,5 milliards d'êtres humains que nous sommes. C'est la première fois dans l'histoire du monde que ce serait possible. Comment est-ce que cela se fera, à quel moment l'utopie va-t-elle rejoindre le mouvement historique ? Je donne une anecdote : Jean-Paul Sartre a rencontré Frantz Fanon pour la première fois, la seule fois d'ailleurs, en août 1961 à Rome. Et Sartre, le lendemain de cette rencontre, écrit à Simone de Beauvoir : « *nous avons été les semeurs de vent ; la tempête, c'est lui.* »

C'est-à-dire que tout ce que peuvent faire les intellectuels, c'est dire le monde tel qu'il est, combattre l'obscurantisme néolibéral qui veut naturaliser les forces du marché, combattre l'aliénation, libérer dans l'Homme la conscience identitaire aujourd'hui bétonnée par la folie néolibérale. Maintenant, le mystère est de savoir à quel moment, à quelles conditions, une idée, une utopie que nous portons en nous devient force matérielle, insurrection. Et ce sont les peuples qui le font. À quel moment est-ce que ça arrive, et qu'est-ce qui va sortir de cette insurrection ? C'est le mystère. Les révolutionnaires français du 14 juillet 1789 ne savaient rien du tout de ce que la chute de la prison du roi allait produire.

Daniel Mermet – Puisque tu parles de la Révolution française, tu opposes deux figures : celle de Jean-Jacques Rousseau, qui t'est proche puisque tu es un citoyen suisse de Genève ; et puis celle de Robespierre. Pour toi, l'un des grands adversaires est la propriété privée, et tu lies la Révolution française à l'apparition de la bourgeoisie et de la propriété privée. Tu dis : c'est Robespierre qui a défendu et imposé la propriété privée, alors que Rousseau y était opposé. Ça te vaut évidemment des adversités, à commencer par ton éditeur lui-même, le patron du Seuil, qui est un bon spécialiste de Robespierre. Il y a un vrai débat, et je voudrais que tu t'expliques là-dessus, parce que ça continue. Si tu regardes ce qui se passe sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, c'est une affaire de commun et de propriété. Parle-nous de ton opposition à Robespierre.

Jean Ziegler – Le ratage, le point aveugle de la Révolution française, c'était non pas seulement le maintien mais la sanctification de la propriété privée. Robespierre fait de la propriété la problématique principale de l'injustice. Je vais juste lire l'extrait d'un texte de Rousseau que je reproduis dans mon livre :

« *Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne* [1] ».

Dans la Révolution française, il y a eu la Conjuraison des Égaux, avec le prêtre défroqué Jacques Roux, magnifique, ou Gracchus Babeuf, qui ont pris Rousseau au mot – Rousseau qui était, avec quelques autres, le grand inspirateur des révolutionnaires, et qui était le grand ancêtre intellectuel du mouvement insurrectionnel de 1789, 1793. On ne parlait pas de

capitalisme à l'époque, mais le pivot du nouvel ordre bourgeois, c'était la propriété privée. Et Babeuf disait : pour éviter que cet ordre bourgeois remplace simplement l'ancienne classe féodale, abolissons la propriété privée. Babeuf a perdu, il a été guillotiné.

Roux a tenté de se suicider la veille de son exécution. La Conjuración des Égáux a été écrasée dans le sang. Parce que Robespierre (lui-même guillotiné aussi pour d'autres raisons) a défendu la propriété privée. Je cite deux extraits de discours, très courts. Le 24 avril 1793, il dit à la Convention : « *l'égalité des biens est une chimère* ». Un peu avant, il dit aux bourgeois, donc aux Girondins : « *je ne veux point toucher à vos trésors [2]* ». C'est Robespierre qui en est le responsable, au moment révolutionnaire, à ce moment crucial non seulement pour la France mais pour le monde, puisque la Révolution française a libéré des centaines de millions de personnes dans le monde. En Europe, par exemple, il n'y a pas une Constitution qui ne soit pas, dans sa déclaration des droits de l'Homme, pratiquement la copie conforme de celle de 1793, de la 1^{ère} République française.

Pourquoi Robespierre a-t-il rejeté Rousseau et sanctifié la propriété ? Il y a des historiens, comme Olivier Bétourné, pour dire : en fait, il n'était pas très convaincu, mais il était contraint. C'était avant Valmy (1792), où l'Europe se coalisait, les armées prussienne et autrichienne étaient sur la frontière française, menaçaient physiquement l'État français. Donc il y avait pour Robespierre une seule exigence – disent les historiens qui défendent Robespierre et sa défense de la propriété privée –, l'unité nationale. Unité nationale qui allait des bourgeois spéculateurs, prévaricateurs, jusqu'aux prolétaires, aux révolutionnaires véritables. Donc la propriété privée a été sanctifiée, institutionnalisée, protégée par des lois, par la Constitution, au grand malheur des peuples. Parce que imaginez une société sans propriété privée aujourd'hui. Le capitalisme oligarchique prévaricateur, qui menace la planète et qui menace l'humanité maintenant, n'aurait pas pu naître.

Daniel Mermet – Ce qui caractérise tout ce que tu dis et ce que tu écris dans ce livre, c'est vraiment « capitalisme = inégalité ». Et tu dis une chose très précieuse : « le capitalisme produit l'inégalité, mais c'est l'inégalité qui produit l'efficacité du capitalisme ». C'est-à-dire que cette inégalité nous force tous à le croire naturel. Et cette inégalité est aussi sa force. Ce n'est pas seulement un défaut qui pourrait, un jour ou l'autre, être comblé par on ne sait quelle magie. L'inégalité n'est pas seulement son effet, c'est aussi son but.

Jean Ziegler – C'est vrai, une des victoires principales de l'oligarchie, du capital financier globalisé, qui a imposé sa dictature matérielle sur cette planète et sur cette humanité, c'est l'aliénation. Elle l'a instaurée dans la conscience collective en général, par une idéologie qui s'appelle le néolibéralisme – que Bourdieu a appelé le nouvel (« obscurantisme », la plus efficace que le monde ait connue parce qu'elle invoque la raison [3]).

Ce néolibéralisme dit : il y a une seule instance régulatrice sur cette planète, qui est le marché mondial ; la main invisible du marché qui fait l'allocation des ressources, la distribution des biens, etc., et qui fonctionne selon des lois de la nature. Ce n'est plus l'Homme qui est sujet de son histoire, ce ne sont pas les classes ni la lutte des classes qui font l'histoire. Ce sont les forces du marché qui, comme le mouvement des astres ou les champs magnétiques de l'univers, suivent les lois de la nature.

Tout ce que l'Homme peut faire, c'est s'adapter, devenir fonctionnel par rapport aux forces du marché. Comme le dit Emmanuel Kant, « *l'inhumanité infligée à un autre détruit l'humanité*

en moi ». Cette conscience, qui est consubstantielle à chacun de nous au moment de sa naissance, est bétonnée, recouverte par l'obscurantisme néolibéral aujourd'hui. Quand elle sera libérée enfin de cette chape de plomb, cette conscience, incarnée par des mouvements sociaux, deviendra force matérielle et produira nécessairement le monde nouveau. Parce que la conscience de l'identité est une conscience qui conduit immédiatement à la pratique de solidarité, de réciprocité, de complémentarité entre les Hommes.

Je peux prendre n'importe quel mécanisme, mais, pour revenir à la faim, responsable d'un massacre quotidien absurde, toutes les causes de ce massacre sont faites de main d'homme. Et peuvent être demain brisées par notre insurrection, par la mobilisation de l'opinion publique, de l'électorat, de la grève générale. Prenons l'exemple de la spéculation boursière sur les aliments de base – riz, maïs et autres céréales qui couvrent 75 % de la consommation mondiale. On peut faire interdire demain matin par l'Assemblée nationale, par l'intermédiaire d'une loi sur la Bourse, la spéculation boursière sur les aliments de base. Et des millions de personnes seraient sauvées en l'espace de quelques mois. Ça, nous pouvons l'obtenir. Et vous pouvez prendre n'importe quel mécanisme responsable du massacre quotidien par la faim – la dette extérieure, le dumping agricole de l'Union européenne sur le marché africain –, tous ces mécanismes meurtriers sont faits de main d'homme et ils peuvent tous être brisés.

Daniel Mermet – En matière de lutte contre le capitalisme, il y a des précédents, et il y a de fâcheux précédents. On ne doit pas manquer de t'en parler, dans ta vie et dans ces débats qui suivent ton livre. Il y a eu quand même un empire communiste. Ces expériences-là, que ce soit en URSS, en Chine ou dans d'autres pays, se sont avérées assez fâcheuses. L'idée de lutter contre ce capitalisme n'est pas nouvelle, mais il y a eu une dérive terrible au cours du XX^{ème} siècle. Donc ça décourage et ça démobilise évidemment. Qu'est-ce que tu dis à ça ?

Jean Ziegler – Je dis que cette objection est irrecevable ! Je m'excuse d'être un peu dogmatique... C'est vrai que, jusqu'en août 1991, un homme sur trois vivait sous un régime communiste. Mais ils étaient communistes comme moi je suis bouddhiste. Ça n'avait rien à voir avec le *Manifeste*, rien à voir avec l'horizon d'un monde sans contrainte, sans État ; rien à voir avec la fédération des producteurs librement associés, gouvernée par une seule exigence : que chacun produise selon ses capacités et pour chacun selon ses besoins.

Vous prenez le texte du *Manifeste* de 1848, vous le comparez à ce que la dictature soviétique est devenue, il y a une antinomie totale. Pourquoi cette perversion du communisme de caserne ? Il y a des milliers de raisons – la première attaque cérébrale de Lénine en 1922, en 1924 il meurt ; la guerre civile, l'encerclement, etc. – qui ont fait naître Dzerjinski et la Tchéka. La sécurité prime sur toute autre volonté de politique. Il y a des raisons multiples pour cette perversion fondamentale.

Mais l'empire soviétique a eu des conséquences heureuses : briser le fascisme hitlérien, alimenter en armes et en soutien diplomatique les mouvements de libération nationale dans le tiers-monde. Mais comme système de pensée et d'organisation, l'empire soviétique n'avait rien à voir avec le monde qui vit en nous, plus juste ; ce monde à venir où la liberté qui est dans l'Homme pourra se révéler quand le capitalisme sera abattu.

Daniel Mermet – On est bien d'accord sur l'empire soviétique qui a été une catastrophe, et certains ont eu le talent de s'en rendre compte très rapidement.

Jean Ziegler – Mais le communisme reste l’horizon de l’histoire !

Daniel Mermet – **Mais on te dit : vous n’avez pas d’autres exemples ? Pour vous qui connaissez bien l’Amérique latine, est-ce que par exemple Cuba peut nous inspirer ? Dans tel endroit ou dans tel moment de l’histoire (pendant la guerre d’Espagne, etc.), est-ce que là, on a des sources d’inspiration ?**

Jean Ziegler – Che Guevara a dit : « *les murs les plus puissants tombent par des fissures* ». Les fissures apparaissent. La révolution cubaine, qui a résisté et qui vit maintenant ; le peuple palestinien, qui ne se laisse pas briser par les massacres effroyables que l’occupant lui inflige ; le réveil des Indiens en Bolivie instaurant un régime de justice à travers un des leurs, Evo Morales, un Aymara ; ce que Chávez a fait ; ce que l’Équateur de Correa a réussi... Tout cela, ce sont des fissures dans le mur du capitalisme, de l’oppression, qui donnent de l’espoir et qui montrent que le combat est possible. Jaurès a dit : « *la route est bordée de tombeaux, mais elle mène à la justice* [4] ». L’humanisation et l’émancipation progressives de l’homme sont en marche.

Daniel Mermet – **Merci, et bonne chance à ta petite-fille qui, peut-être, verra la fin du capitalisme... à condition qu’elle s’y mette, à condition qu’elle lutte !**

Jean Ziegler – La nouvelle génération ne va pas supporter ce que nous avons supporté.

journaliste : **Daniel Mermet**

transcription : **Josette Barrera** et **Jérémie Younes**